



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — Un An, 50 Centime

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

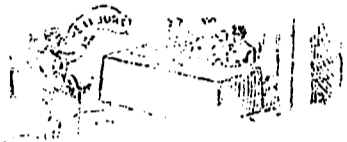
LE MAUVAIS ZOUAVE

III

GEORGE À ROME

George arriva à Montréal sans danger.

A Montréal il se présenta devant le comité d'organisation des zouaves pontificaux pour recevoir des instructions sur la conduite qu'il devait tenir jusqu'au jour où il serait enrégimenté à Rome.



GEORGE DEVANT LE COMITÉ D'ORGANISATION

Son séjour dans la métropole fut de courte durée. Vingt-quatre heures après son arrivée il prenait le train du Vermont Central qui devait le conduire à New-York, où il devait s'embarquer sur le "St-Laurent," un des transatlantiques français à destination du Havre.

L'assons sous silence les détails du voyage de nos zouaves à Paris, à Marseille et sur la Méditerranée, et allons les retrouver à Rome.

George après avoir passé par le conseil de révision fut matriculé dans la compagnie No. 3, du 2ème bataillon, et envoyé au dépôt à la caserne San Francesco a Ripa, un vieux couvent de Franciscains.

Après avoir été initié aux secrets de la vie de soldat, sa compagnie fut casernée au Janicule.

George et ses amis apprirent alors seulement les misères et les tribulations de la vie militaire. Les malheureux n'avaient pas la moindre idée des corvées et de la sévérité des règlements disciplinaires. Ils ignoraient ce qu'était la salle de police, qu'ils pouvaient mériter pour la moindre des peccadilles.

George n'était pas fou du régime militaire particulièrement de la pension. Il se prit à regretter les grosses crêpes au lard, les porcs frais et les grillades de bœuf du Canada.

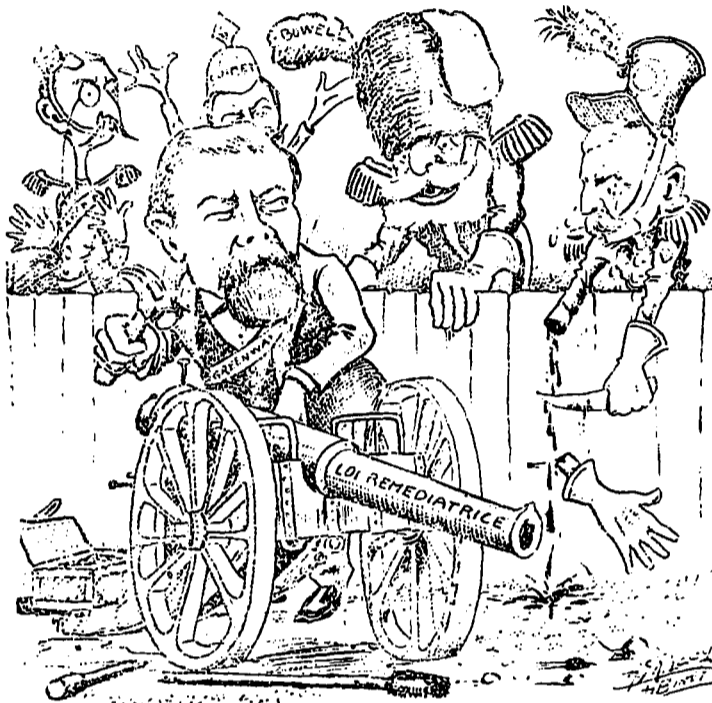


LA GRILLADE DE BŒUF DU CANADA

Au réveil on servait aux zouaves un café possédant plusieurs points de similitude avec celui que l'on donnait autrefois aux pensionnaires du collège de St-Yacinthe.

A dix heures du matin le soldat avait une soupe contenant une once de viande y compris les os.

A quatre heures, le rata, le chiard militaire dont le principal élément était la pomme de terre.



A OTTAWA

Greenway vient d'enclouer le canon de Bowell.
BOWELL. — Il me rend là un bon service tout de même.
OUMET. — Comment allons nous faire à présent pour entrer en campagne ?
CARON. — Je vous le demande.
ANGERS. — Et moi qui me suis fait couper le poignet !



CUISSON DU CHIARD

Le vendredi, le menu variait, le zouave mangeait une salade où il trouvait parfois le fragment d'un œuf dur, l'autre plat était du macaroni bouilli sans condiment.

A l'exercice, George faisait du mauvais sang.

Le sergent de tir était un nommé Castagné qui était grossier comme un



SERGEANT CASTAGNÉ

pain d'orge et contempteur de ses subordonnés.

Lorsque les zouaves canadiens étaient en rangs pour les exercices de peloton il ne pouvait leur adresser la

parole sans assaisonner son langage des expressions les plus injurieuses. Tas d'enfants de ci ! bougres d'enfants de ça ! était ses expressions les plus douces.

La moutarde ne tarda pas de monter au nez des Canadiens.

Ceux-ci, un beau jour, en recevant du sergent Castagné une bordée d'injures résolurent d'emblée de mettre fin sur le champ à une situation devenue intolérable.

— Portez armes ! cria le sergent de sa voix désagréable.

Au lieu d'obéir à ce commandement, tous les Canadiens, d'un mouvement commun, déposèrent leurs armes.

Fureur du sergent.
Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

— Cela veut dire, dit un zouave, prenant la parole au nom de ses camarades, que nous sommes Canadiens et que nous n'entendons pas être traités comme des vauriens. Nous sommes tous ici des hommes bien élevés et nous voulons être respectés. Chaque fois que vous nous adresserez des injures, votre mot de commandement ne sera pas obéi.

Le sergent fit la grimace. Il n'avait plus qu'une alternative, celle de faire son rapport au capitaine de la compagnie.

Le cas était grave, tellement grave qu'il relevait d'un conseil de guerre pour tous les délinquants.

Heureusement le capitaine de la compagnie était un parfait gentilhomme, M. de Kermoël.

Celui-ci fit comparaître devant lui les soldats réfractaires. Il écouta les explications données par nos zouaves et leur rendit justice.

Le lendemain, Castagné passait dans une autre compagnie.

Cet incident était resté sur le cœur de George.

La vie de caserne le dégoûtait et il soupirait après le jour où il lui serait permis de revoir sa patrie.

En perdant le goût de la vie militaire il avait trouvé celui de la goutte.

Il aimait l'agua vita, le whisky blanc romain. Jamais il ne refusait la traite qu'on lui payait.

Au service du Pape, c'est comme au service de l'Autriche, le soldat n'est pas riche.

Impossible pour un zouave pontifical de goûter les douceurs de la vie avec les deux sous qu'il gagnait chaque jour. Comme il n'avait aucun parent riche pour lui faire des envois d'argent à chaque courrier, il devait se contenter de sa solde.

Il ne pouvait arracher de son cœur l'amour dont il était féru pour Rose.

Dans ses moments de solitude amère à la chambrée, pendant que ses camarades allaient courir le guilledou, sa pensée se reportait toujours vers son village natal.

Rose avait promis de lui écrire un mois après son départ du Canada.

Lorsque le vaguemestre faisait la distribution des lettres aux camarades, il s'attendait à une missive de son amie. Chaque fois, c'était pour lui une amère déception. Son âme était envahie par une noire mélancolie qui lui rendait l'humeur maussade et revêche.

Il rencontrait souvent un compagnon de chambrée avec qui il sympathisait.

C'était le seul confident qu'il eut au régiment.

Cet ami avait de puissants protecteurs au Canada qui tous les mois lui faisait parvenir une dizaine de dollars.

Apitoyé sur le malheur de George il l'invitait toujours aux balthazars intimes qu'il donnait aux copains chez un liquoriste français, près du Panthéon, surnommé La Prune.

C'était chez La Prune seulement que l'on pouvait trouver du whisky blanc du Canada. Aussi son établissement était-il fréquenté par la fleur des pois de la zouaverie canadienne.

Tiburce (c'était le nom du confident de George) savait que son ami filait un



LA PRUNE



TIBURCE

mauvais coton et caressait secrètement le projet de retourner au pays *per fas aut nefas*.

Vivre loin de ses amours, pour George, c'était mourir tous les jours.

(A suivre sur la 4ème page).